



Marie-Christophe Ruata-Arn

Matilda à l'heure d'été

LA JOIE DE LIRE

DE L'IMPORTANCE D'AVOIR UN ÉLÉPHANT
OU UN CRAPAUD CHEZ SOI

Il paraît que les animaux sentent l'arrivée des catastrophes naturelles.

Les uns hurlent à la mort, les autres sont très agités. On se souvient des éléphants qui avaient désobéi à leurs cornacs quelques heures avant le tsunami dans l'océan Indien. Et les histoires de tremblements de terre sont pleines de mammifères ou de crapauds dont le comportement inhabituel a sauvé les humains de la mort.

Dans notre appartement à la Cité de Meyrin, il n'y a pas de balcon et donc pas d'animaux. Et de ce fait, ni éléphant, ni crapaud qui aurait pu me prévenir de ce qui allait m'arriver ce fameux mardi.

* * *

Le mardi est le seul jour de la semaine où nous avons tous le même horaire.

Levés en même temps, dans la salle de bains en même temps et au petit-déjeuner en même temps, nous avons beau n'être que mon père, ma mère et moi, notre appartement est toujours plus petit le mardi. On se bouscule, on se marche sur les pieds; ma mère qui veut toujours tout contrôler me fait ses remarques habituelles sur ma manière de me coiffer, et mon père n'arrive pas à boire son café sans faire un petit *shlurp*... *shlurp* exaspérant. Pourtant, même si je devais me faire couper en morceaux plutôt que de le leur avouer, rien au monde ne me ferait manquer ce petit-déjeuner.

Bien sûr, rester toute seule présente un certain nombre d'avantages, comme celui de mettre autant de sucre que je veux dans les céréales, ou de bouquiner en mangeant sans qu'on me dise vingt fois que je vais en mettre partout. A treize ans j'ai passé l'âge, non ?

Mais les mardis, mon flic de père ne peut s'empêcher de venir petit-déjeuner avec son ordinateur portable pour faire, avant même de se rendre au poste, le point sur les dossiers qui le concernent.

Mes mardis matin sont pleins de faits divers et d'histoires variées que je peux proposer ensuite au journal du collègue.

C'est grâce à ces mardis qu'on m'a nommée « responsable de rédaction », puisque je suis toujours la première informée de ce qui se passe dans la Cité.

En plus, mon père accepte de répondre à presque toutes mes questions. Pour le reste je mène l'enquête moi-même. Sauf lorsque mon père me l'interdit formellement.

Je n'ai, par exemple, pas pu interviewer cet homme qui se faisait appeler « Le Justicier de la Cité » et qui collectionnait les haches et les mygales. Dommage.

J'ai aussi dû renoncer à rencontrer ce physicien qui avait imaginé différents explosifs pour, selon

ce qu'il avait dit aux policiers venus l'arrêter, « débarrasser la galaxie de notre planète ». Super dommage.

En revanche, mon père ne m'a jamais formellement interdit de parler des cambriolages qui ont eu lieu aux quatre coins de la Cité ces dernières semaines.

Il a confiance en moi. C'est normal, on me considère aussi comme la fille la plus raisonnable du collège, voire de la Cité tout entière. Celle qui ne traîne pas derrière les piliers du Forum, au centre commercial. Celle qui ne descend pas à l'autre centre commercial, celui où les filles de mon âge vont au cinéma et où d'autres passent leurs fins de soirée mais aussi tous leurs week-ends.

En fait je suis si raisonnable que mes parents en sont presque un peu inquiets. Je n'aurais peut-être pas dû leur dire que je préférerais la compagnie des nombreux chiens de la Cité que je vais promener pour me faire de l'argent de poche, à celle de certains garçons qui fréquentent mon collègue.

Mais ça, je l'ai dit uniquement parce que ma mère a tenté de m'arranger un rendez-vous avec le Jérôme qui est dans ma classe, sous prétexte que sa mère est une collègue de boulot, et qu'elle est « très sympathique ».

Quand je vous disais que ma mère veut tout contrôler !

Mon père compose son numéro de code pour entrer dans le site Intranet de la police. Il m'interdit de regarder cette phase de l'opération, alors je regarde le plafond. Ça ne servirait à rien de lui révéler que l'abat-jour en aluminium de notre cuisine reflète le clavier de son portable presque aussi bien qu'un miroir. Il a déjà assez à faire avec ma mère qui lui répète chaque mardi de faire attention à ne pas renverser du café sur le clavier. Et pourtant, il a lui aussi passé l'âge, non ?

– Ça alors ! s'exclame mon père, et une grosse goutte de café tombe sur son clavier.

Ce qu'il vient de découvrir en se connectant sur le site interne de la police, c'est que si les cambrioleurs de la Cité courent toujours, le butin, lui, a été retrouvé.

Enfin, presque tout le butin.

Dès aujourd'hui, il est prévu de rendre les objets volés à leurs propriétaires, sur la base des déclarations de vol et des photos qui ont été remises à la police.

– Qui l'a retrouvé et où ? je demande.

Mon père me fait signe de me taire, puis m'explique tout de même que c'est en voulant vider le conteneur derrière la mairie, que le concierge communal a retrouvé le sac où tous ces objets et d'autres encore étaient entassés pêle-mêle.

Tout en buvant le reste de son café à petites gorgées, *shlurp... shlurp*, il fait défiler les photos sur son écran : une bague ornée d'un diamant, *shlurp... shlurp*, des bracelets, des montres d'hommes et de femmes, *shlurp... shlurp*.

Dans la liste que je retiens mentalement, parce que si je prends des notes devant mon père ça le fâche – allez comprendre pourquoi – il y a aussi : une boîte en argent contenant une mèche de cheveux de chaque membre d'une famille, depuis l'arrière-grand-oncle resté au pays, jusqu'à la petite-fille née cet hiver à la maternité de la Cité; un sac brodé plein de dents en or; et un caméléon empaillé, coiffé d'un tout petit sombrero en paille.

Dans tout ce fatras, le seul bijou qui manque à l'appel est une broche dorée en forme de cygne, dont le cou entoure une espèce de pierre bleue. Je me penche pour mieux voir. Ce n'est ni le plus beau, ni le plus cher des objets volés. Pourquoi celui-ci manque-t-il ? Est-ce qu'il aurait été perdu en route ? Pourquoi les voleurs ont-ils rendu le reste ? J'ai toutes ces questions et bien d'autres à poser à mon père, mais ma mère désigne l'horloge murale.

– C'est l'heure !

On ne discute pas les horaires avec ma mère. Mon père ferme son portable et finit son café dans un dernier *shlurp... shlurp*.

Tant pis. J'irai au commissariat de la Cité après le collègue pour obtenir d'autres infos.

Juste le temps de mettre mon bol dans l'évier, de prendre mon sac dans le couloir.

– S'lut.

– Au revoir ma chérie !

Le temps de prendre mon manteau, de l'enfiler. Ce n'est qu'une fois sur le palier que j'ai un doute. Est-ce que j'ai pris mes clés ? Je plonge mes mains dans les poches de mon manteau, tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le visage très maquillé de Mme Trissot, 9e droite, accompagnée par son bichon maltais gavé de biscuits. Il grogne en me voyant.

– Salut Bizi ! je lui réponds, tout en cherchant ces satanées clés qui sont sans doute coincées dans la doublure de ma poche. Je farfouille tout au fond de ma poche... Aïe !

Bizi fait un petit bond, comme le jouet à piles que j'ai offert au fils de notre concierge à Noël.

Aïe ! Super aïe ! Je viens de me planter quelque chose dans le doigt. On dirait une épingle. Qu'est-ce qu'elle fiche dans ma poche ? Je sors ma main douloureuse et l'objet qui l'a blessée. Ce n'est pas une épingle, c'est une broche.

Une broche ?

– Alors, tu te décides ? jappent ensemble Bizi et sa maîtresse en me voyant figée tel un yucca dans son pot. Je me détourne.

– Excusez-moi !

Les grommellements de Mme Trissot m'accompagnent tandis que je pousse la porte de l'escalier de secours. Là, dans ce refuge qui sent les cuisines et les poubelles, je sors à nouveau l'objet du fond de ma poche.

C'est bien une broche, avec une pierre bleue entrelacée dans une sorte de cygne en métal doré.

Ce bijou... je viens de le voir sur l'ordinateur de mon père. C'est le dernier des bijoux volés dans la Cité qui n'a pas encore été retrouvé.

Alors que fait-il dans la poche de ma veste ?

2

LE JOUR OÙ PERSONNE N'A COMPRIS CE QUI SE PASSAIT

Je l'ai lu quelque part, les personnes qui ont eu un accident sont souvent capables de vous décrire l'insecte qui s'est posé sur une fleur à côté d'eux, mais ne se souviennent pas des événements dont ils ont été victimes. Des petits détails prennent toute la place dans leur mémoire.

C'est tout le problème des interviews lorsqu'on cherche à raconter les faits tels qu'ils se sont réellement déroulés.

C'est tout mon problème en ce moment. J'essaye de me souvenir de mon réveil, de mon petit-déjeuner et même de la soirée qui a précédé ce mardi matin. Bref, je tente de rassembler tous les souvenirs qui

pourraient me permettre de comprendre comment cette broche est arrivée dans ma poche. Mais voilà ce dont je me souviens : de la couleur du frigo où se trouve encore la carte postale que m'a envoyée Jérôme – surtout sa mère – à Pâques. Du petit bout de ticket de bus coincé sous la plinthe de l'entrée. Des traces de doigts sur la porte intérieure des toilettes, juste à la hauteur de la serrure. Et, sur le cadre en bois à côté de la cuisine, des lignes au stylo-bille que mes parents ont régulièrement tracées juste au-dessus de ma tête pour marquer ma croissance, dès mon troisième anniversaire.

Rien que des petits détails.

* * *

Pourquoi ma mère tient-elle absolument à conserver cette carte postale ? J'aurais dû lui dire que Jérôme sort depuis trois semaines avec Amélia et qu'il l'a convaincue de venir travailler pour le journal du collège, ce qui me plaît super moyennement.

* * *

A quel moment cette broche a-t-elle atterri dans ma poche ? Et comment ? Et pourquoi ?

Je sais qu'il y a toujours une explication logique et rationnelle aux événements. Je l'explique à longueur de séance de rédaction, et même le prof qui supervise la réalisation du journal me donne raison. Je sais qu'à cause de ça, mais aussi à cause de mon refus de faire paraître des articles sur les pseudo people qui donnent des concerts dans la grande salle près de l'aéroport, on ne me trouve « pas drôle ». Jérôme pas plus que les autres. Enfin... je crois.

Je me demande pourquoi il a quand même accepté de venir une fois chez moi. Sans doute juste pour m'avertir que nos mères s'étaient parlé, et que sa mère voyait d'un très bon œil le fait qu'il sorte avec une fille aussi raisonnable que moi.

J'aimerais bien savoir comment il réagirait si je lui parlais de cette broche, moi, la « raisonnable ».

Je ne sais pas si c'est très bien de réfléchir à tout ça enfermée dans les toilettes du collègue qui sont, de source sûre, l'endroit le moins discret de la Cité.

La cloche sonne et la porte de ma cachette s'ouvre à la volée. Je connais l'une des trois filles qui se précipitent aux lavabos. C'est elle que j'ai entendue l'autre jour raconter que sa mère s'était fâchée parce qu'elle avait rapporté un deux et demi en maths. Réponse de la fille : « Ça va, maman ! Je suis pas genre traumatisée, tu vois ? »

Genre cette fille m'énerve, vous voyez ? Il suffirait qu'elle comprenne que je me suis réfugiée ici, pour avoir une histoire – fausse – à raconter partout. Mieux vaut aller réfléchir ailleurs. Et même, mieux vaut aller en cours d'allemand.

La deuxième cloche sonne la fin de la pause. Il ne reste plus pour moi qu'un pupitre au fond de la classe. C'est parfait !

Une fois assise, je découvre que nous avons un remplaçant, ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Parfois ils ont tellement peur qu'on ne leur obéisse pas qu'ils sont bien plus sévères que nos profs habituels. Celui-là me dévisage depuis le tableau.

– Votre nom ?

– Matilda Sanchez.

– Pourquoi on ne vous voit que maintenant ?

– Eh bien, je... je ne me sentais pas bien... mais ça va beaucoup mieux.

Le remplaçant fait la moue en désignant ma veste.

– Je ne vous apprend pas où se trouve le vestiaire.

Je sursaute.

– Non !

Les visages se tournent vers moi. Je ne suis pas du style à discuter, d'habitude. Le remplaçant joue nerveusement avec son crayon.

– Pour la dernière fois, ôtez votre veste !

Je me tais, je ne bouge pas. Je ne peux évidemment

pas lui révéler ce qui se trouve dans ma poche et ce qui se passerait si quelqu'un le découvrirait.

– Très bien ! siffle le remplaçant d'une voix qui annonce tout le contraire, alors reprenez vos affaires et allez voir au secrétariat si j'y suis, avec ceci.

Et il remplit devant les yeux effarés de toute la classe, moi y compris, une carte de renvoi...

Une carte de renvoi ? Pour moi, l'unique élève de cette classe à n'en avoir jamais reçu ?

* * *

Lorsque je pose la carte au secrétariat, les dames me regardent avec étonnement. On ne comprend ni pourquoi je persiste à garder les mains dans les poches, ni pourquoi je ne prends pas le mouchoir qu'on me tend lorsque soudain, j'éclate en sanglots.

La gentille secrétaire me répète.

– Allons Matilda, allons. Pourquoi vous mettez-

vous dans cet état ? Ça ne vous ressemble tellement pas.

Je sais. Et quelque chose me dit qu'en plus, mes ennuis ne font que commencer.

LE JOUR OÙ J'AURAI BIEN AIMÉ
POUVOIR ME REPOSER

Heureusement comme d'habitude, je suis seule à midi. Tant mieux ! Je vais en profiter pour essayer de me calmer et faire le point.

Je ferme la porte de notre appartement à double tour, puis je m'enferme dans la cuisine. Là, je tire les rideaux avant de sortir la broche de ma poche et de la poser sur la table.

C'est la première fois que nous nous retrouvons face à face, et je suis plutôt impressionnée.

J'ai cru que c'était un bijou fantaisie, du métal doré et une pierre en plastique. Mais maintenant

que je regarde attentivement ce volatile aux ailes déployées et cette pierre bleue, je vois bien qu'il s'agit d'un vrai bijou. D'ailleurs, au dos, je découvre le poinçon gravé qui prouve la valeur de l'objet.

Il y a une autre inscription. C'est une série de traits verticaux terminés par des virgules. Ça ressemble à des « trois » écrits à l'envers. C'était peut-être le nom du propriétaire, mais l'usure a effacé la moitié des lettres. C'est illisible et je n'en tirerai rien de plus.

Sur le meuble devant moi, les recommandations de ma mère pour organiser le repas de midi me regardent d'un air de dire : « Et maintenant ? »

Je détourne les yeux. Et maintenant ? Je me ronger machinalement l'ongle du pouce droit. J'entame celui de mon index, lorsqu'une idée surgit. J'espère que c'est une « bonne » idée.

* * *

J'ai l'impression que toute la Cité peut me voir

entrer le numéro de code de mon père dans le site Intranet de la police pour retrouver les photos des objets volés.

Les bagues, les bracelets et les montres défilent. Certains sont posés sur des tables, d'autres sur des tissus, mais la plupart sont portés aux bras ou aux doigts de leurs propriétaires.

Voici la broche.

Elle est accrochée à une cravate. Je distingue aussi la moitié d'une main aux doigts puissants. La main d'un homme, certainement. Je n'ai jamais vu des ongles aussi soignés ! Je me demande ce que mon père en penserait.

Mon père ! Pourquoi est-ce que je ne lui en ai pas encore parlé ?

Je cache nerveusement la broche au fond de ma poche, car une idée nouvelle vient de pointer le bout de son vilain nez dans la cuisine. Plus j'attendrai

pour révéler que je détiens ce bijou, plus je pourrai être considérée comme coupable. Coupable de dissimuler un objet volé, soupçonnée de l'avoir volé, ou d'être la complice des voleurs.

Heureusement, avant que je sois complètement ivre à force de tourner en rond dans ma tête, le téléphone sonne. C'est l'Antenne d'aide communale aux Aînés. J'y travaille régulièrement après les cours.

– Matilda, Dieu merci tu es là ! Je cherche quelqu'un pour remplacer Gaël à quatre heures. D'habitude, il s'occupe du vieux village. Je sais bien que ce n'est pas ton secteur, mais si jamais tu es libre...

Oui ! Super oui : du boulot ! C'est tout ce qu'il me faut pour fuir ce cauchemar. Surtout si je peux m'éloigner de la Cité, même si ce n'est que pour quelques heures.

LE JOUR OÙ L'ON POUVAIT ME SUIVRE À LA TRACE

Meyrin est la première Cité réalisée en Suisse. Et comme on agrandissait aussi l'aéroport non loin de là, ce sont les mêmes engins de chantier qui ont été utilisés pour faire les pistes d'atterrissage et les immeubles d'habitation.

Les premières années, lorsque le centre commercial n'existait pas encore, les habitants allaient faire leurs courses dans des baraques en bois surmontées d'enseignes peintes à la main. Plus de cinquante ans après, la Cité s'est agrandie. En plus du centre commercial, on a construit un théâtre, une salle de spectacles et une bibliothèque, ce qui est super. Ensuite, on a fermé l'unique cinéma à l'entrée de l'ancien centre commercial, ce qui est nul.

Il existe une sorte de limite entre la Cité et le vieux village. C'est une route toute droite qui mène en France et, avant la frontière, dans un autre « pays » qui s'appelle le CERN. Un pays... ou presque. C'est plus exactement un amoncellement de bâtiments, de conteneurs, et une galerie souterraine de plusieurs dizaines de kilomètres. Tout cela est construit en rase campagne, et mieux surveillé que la frontière française toute proche. Des physiciens de tous les pays viennent y « collisionner » des atomes, et plein d'autres trucs bizarres que seuls les physiciens peuvent aimer faire.

Les petites maisons du vieux village de Meyrin se trouvent de l'autre côté de la route toute droite. Ma grand-mère a passé toute sa vie dans l'une d'elles.

Lorsque le chantier de la Cité avait démarré, ses parents lui avaient donné l'habitude de fermer toutes les portes à clé. Sa mère lui répétait qu'il fallait se méfier de tous ces étrangers qui allaient venir habiter à côté de chez eux, même si les locataires des premiers immeubles étaient surtout

des Suisses. Du coup, il paraît que plus tard, ma grand-mère a même voté pour une initiative qui proposait de jeter tous les étrangers hors de Suisse. Et pourtant, le jour où sa fille est venue lui présenter son fiancé espagnol, elle l'a très bien accueilli.

Ma mère se mettait souvent en colère contre sa mère. Il paraît que ma mère était une « rebelle » qui n'en faisait qu'à sa tête. C'est ce que disait ma grand-mère. Une rebelle ? J'ai de la peine à l'imaginer quand je la vois aujourd'hui avec sa manie de tout vouloir contrôler.

Vers la fin de sa vie, ma grand-mère est tombée plusieurs fois dans la rue. Ensuite, elle a fait un séjour à l'hôpital pour personnes âgées. Quand elle est enfin rentrée chez elle, elle laissait tout ouvert et accueillait tous ceux qui passaient. Chaque fois qu'on lui rendait visite, il y avait un nouveau chien perdu, un autre chat errant. Le problème, c'est qu'il y a eu aussi une ou deux fois des cambrioleurs qui sont partis avec plusieurs objets de famille. Pourtant, ma grand-mère répétait qu'elle n'avait

plus peur de rien. Moi je la trouvais formidable, et je ne comprenais pas que ce soient mon père et ma mère qui ferment portes et fenêtres, alors qu'ils s'étaient si souvent moqués d'elle et de son gros trousseau de clés.

Elle est morte assise sur un banc dans un parc, son sac sur les genoux. Maman a beaucoup pleuré. Moi aussi. C'était il y a quelques années et depuis, c'est comme si notre famille s'était rétrécie.

* * *

La maison où on m'attend ne se trouve pas loin de celle de ma grand-mère. Elle est un peu plus étroite et recouverte de lierre. Quand j'étais petite, je la croyais hantée. Mais la dame qui m'ouvre la porte n'a rien d'une sorcière. Elle a l'air d'avoir surtout beaucoup de peine à se déplacer avec sa canne.

– Ah, c'est toi la remplaçante ?

– Oui madame.

– J'espère qu'il va être content de te voir.

Elle appelle d'une voix soudain plus aiguë.

– Kouki, mon Kouki ! Viens ici mon Kouki !

La dame s'excuse presque.

– C'est qu'il devient sourd... Kouki !

J'entends d'abord une sorte de *ploc, ploc, ploc* sur le sol de l'entrée. Quelque chose qui se déplace lentement mais résolument.

Le *ploc-ploc* va crescendo, jusqu'à ce qu'apparaisse le bout du museau tout blanc d'un vieux teckel. Un très vieux teckel même, qui s'arrête sur le seuil, évalue l'extérieur et cligne des yeux car le soleil le dérange.

Sa maîtresse se penche et, tout en lui attachant sa laisse, lui dit avec force.

– La promenade aujourd'hui, ce n'est pas avec Gaël, mais avec cette jeune fille. Tu m'écoutes, Kouki ?

Je caresse Kouki qui dresse le cou et me cherche du regard en battant la queue, tandis que la dame sort une bombe désodorisante à la lavande dont elle asperge le couloir, puis Kouki, puis moi, avec un gentil sourire.

– Ça sent le renfermé, vous ne trouvez pas ?

Je trouve que ma main sent surtout le Kouki.

– N'allez pas trop vite avec lui, s'inquiète la dame. Il a eu une opération de la hanche le mois passé.

– Je fais le tour par l'église, et ensuite, on restera tranquillement au parc. Je vous promets que ce sera très calme.